

*Nicolas Fargues*

# Beau rôle

*Roman*



Extrait de la publication



# Beau rôle

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE, roman, 2000

DEMAIN SI VOUS LE VOULEZ BIEN, roman, 2001

ONE MAN SHOW, roman, 2002

RADE TERMINUS, roman, 2004

J'ÉTAIS DERRIÈRE TOI, roman, 2006

Nicolas Fargues

# Beau rôle

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2008  
ISBN : 978-2-84682-224-4  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*Pour Louis et Tancrède*









Mélikian m'avait écrit ceci :

Bonjour Antoine,  
je ne sais pas si cet e-mail te parviendra, mais je tente quand même ma chance. Je suis Bernard Mélikian, nous étions ensemble en classes de cinquième et de quatrième au collège Marivaux, à Moissy. On se fréquentait assez peu. Toi, tu étais toujours avec les meneurs (le trio Mourad Alhacen-Eduardo Gouelibou-Franck Peretti, tu te souviens ?). Moi, j'étais plutôt timide, j'avais moins de succès que vous avec les filles, et j'avais de bonnes notes. Tu étais d'ailleurs le seul de la bande à être sympa avec moi, à ne pas me traiter de bouffon et de fayot, à ne pas te moquer de mon prénom de « ieuve », ni de ma pilosité précoce, ni de mes piètres performances en cours de gym. Toi, au moins, tu me disais bonjour tous les matins. Par parenthèse, je me demandais souvent si c'était de la

compassion ou de la vraie gentillesse. En tout cas, tu avais déjà le talent de t'adapter à toutes les situations, de plaire à tout le monde, ça ne m'étonne pas que tu sois devenu acteur. Moi, j'ai continué à être « bon élève » jusqu'au bout. Marié depuis huit ans, deux enfants, j'enseigne aujourd'hui le français dans un lycée du Val-de-Marne.

J'en viens à l'objet de ma lettre. Un samedi par mois, je projette des films pour mes deux classes de 1<sup>re</sup> L, et les séances sont suivies de débats, la plupart du temps sur des sujets de société : conflits de générations, chômage, immigration, racisme, etc. Après t'avoir vu dans le dernier Grynspan, je me suis dit que, peut-être, tu accepterais de venir au lycée pour participer à l'un de ces débats. J'ai tapé ton nom sur Google et j'ai trouvé l'adresse de ton agent, d'où ce mail. Ce serait une expérience unique pour les élèves d'avoir affaire à un vrai comédien, et cela me ferait très plaisir à moi aussi.

J'ai conscience que ton temps est compté et que ma proposition doit te paraître bien modeste, comparée à celles dont tu dois faire l'objet.

Dans l'espoir d'une réponse,  
amicalement,  
Bernard

J'ai immédiatement su que je répondrais. Premier bon point : pas de fautes d'orthographe ni de coquilles, marque d'un esprit précis, attentif et fiable. Deux, l'extrême correction des termes employés : « Bonjour Antoine » plutôt qu'un niais

« Salut », l'usage de « parvenir », « pilosité », « piètre », « par parenthèse », « j'en viens à », le nom de Grynszpan bien épilé, etc. Et puis, la maturité générale d'un ton direct qui ne cherchait pas à faire le beau ou le malin, une demande claire, formulée sans insistance ni flagornerie.

Même si je me suis dit que c'était la moindre des choses pour un prof de lettres de s'exprimer dignement, peu de garçons de ma génération en étaient aujourd'hui capables, surtout ceux qu'on voyait à la télé : animateurs, chanteurs, comédiens, et même journalistes, qui élucubraient sans complexes sur les plateaux, trop puérils et trop ignares pour concevoir que le vrai summum du cool, c'est une langue élégante et maîtrisée.

Enfin, l'évocation de mes années de collègue. Bernard Mélikian, je m'en souvenais très bien, même si des centaines de visages et de noms autrement plus déterminants que les siens avaient jalonné ma vie depuis. La vie que je menais aujourd'hui, ainsi que les gens que je fréquentais, se trouvaient à des années-lumière de mes années à Marivaux. Mais j'étais assez fier, je dois dire, qu'un type aussi sollicité et oublieux de ses rencontres mineures que j'étais supposé l'être se souvienne parfaitement de Mélikian, tout comme d'ailleurs de la plupart des noms et des visages de mes camarades de classe de cette période 1983-1985. Il y avait Mourad, Eduardo et Franck, bien sûr, mais

aussi Steve Matumbele, Xavier Bohl, Francine Mbarga, Julie Zuriguel, Isabelle Martel, Miguel Pena, Loriane Razimowsky, Naomie Lipton, Azzhara Ben Saada, Jean-Christophe De Matos, Laurent Prax, Annick Diarra, Emmanuelle Guedj, Aziz Chabdi, Gilles Bellaïche.

1983-1985 (mon Dieu, déjà plus de *vingt ans*!), ça m'évoquait surtout des chansons : *Holiday* de Madonna, *Thriller* et *Billie Jean* de Michael Jackson, *When Doves Cry* de Prince. Et puis aussi le smurf et l'émission *H.I.P. H.O.P.* animée par Sidney, les bandes originales des films *Flashdance* et *Staying Alive* (ce *Saturday Night Fever* bis raté, avec des morceaux des Bee Gees et de Frank Stallone, le frère de Sylvester). 1983-1985, justement, c'était aussi les années *Rocky III* et *Rambo*, c'était le feuilleton *Dynasty*, les batteries électroniques et les synthés dans la pop française, c'était le groupe Indochine, le début des vidéoclips, les tailleurs à épaulettes, le blush sur les pommettes et les coiffures sauvageonnes style Jenna de Rosnay pour les femmes dans les pubs, c'était les curls gominés de Lionel Richie, les fumigènes et les spots bleus dans l'éclairage des scènes à suspense des films américains.

Déjà vingt ans, mais vingt ans qui, parce que j'avais, *moi*, l'impression que ce n'était pas si loin que ça, ne sonnaient pas pareil que le « Il y a vingt ans » de la génération de mes parents. Bref, la lettre

de Mélikian ne me donnait pas tant mon premier coup de vieux qu'elle me faisait comprendre à mon tour que « vingt ans », c'est à la fois beaucoup d'années et pas si ancien que ça. Ou, plutôt, déjà une bonne grosse tranche d'existence mine de rien.

D'ailleurs, le ton du mail avait beau être celui d'un homme, c'est toujours le Mélikian de Marivaux que je ne pouvais m'empêcher d'imaginer derrière ses mots. Comme si lui et moi, et aussi tous ceux de notre classe, comme si tous ceux de notre génération ne serions, les uns vis-à-vis des autres, jamais tout à fait dupes d'être devenus de « grandes personnes ». J'aimais en effet qu'il ne se prenne pas au sérieux avec moi. J'aimais qu'il n'ait pas songé une seconde à me vouvoyer, et que lui aussi se souvienne, avec une précision intacte, de tous ces noms et prénoms, et de tous ces détails. Ses tournures dénotaient de l'apaisement, de la distance, de l'humour, de l'autodérision. Mais il avait aussi l'honnêteté de ne pas chercher à minimiser le souvenir de ses humiliations : non, franchement, respect, Mélikian.

Tout en cherchant à établir une corrélation entre l'élève sans charisme et chahuté qu'il était à Marivaux, et la subtilité de son mail, je me suis demandé ce qu'avaient bien pu devenir, de leur côté, Mourad, Eduardo et Franck. C'est vrai que c'est avec eux et pas Mélikian que je traînais à l'époque, même si cela exigeait parfois de gros

efforts d'abnégation de ma part. Par exemple, je riais de bon cœur à leurs vanes vraiment cassantes sur son compte, mais toujours après m'être assuré qu'il n'était pas dans les parages. C'est peut-être pour ça, d'ailleurs, que j'allais lui serrer la main tous les matins : pour expier ma mauvaise conscience à son égard. À ce sujet, il posait une très bonne question dans sa lettre : est-ce que c'est grâce à mon hypocrisie que j'avais réussi ?

Quant à Mourad, Eduardo et Franck, je n'aurais pas été surpris d'apprendre que, pour leur part, ils payaient aujourd'hui chacun leur méchanceté ouverte vis-à-vis de Mélikian d'une vie médiocre de frustrations diverses, qu'ils la ramenaient beaucoup moins, ne vannaient plus personne et ne plaisaient plus du tout aux filles.

Tout cela me faisait penser à un épisode de *21 Jump Street*, la série télé qui a révélé Johnny Depp entre 1988 et 1991. Dans l'épisode en question, l'officier Doug Penhall (joué, je m'en souviens aussi, par le mémorable Peter DeLuise, qui était coiffé court sur les tempes et long dans la nuque), Doug donc retrouve par hasard le nom d'un caïd de son école dont il a jadis été le souffre-douleur. Entre-temps, Doug est devenu un homme, il a gagné en taille, en carrure et en assurance, même s'il a parfois tendance à se laisser un peu vite emporter. En lisant le nom du type sur une main courante au commissariat (je dis « commissariat »



et, pourtant, j'ai toujours trouvé ridicule l'usage de ce mot dans les doublages français de séries US), en lisant le nom son sang ne fait qu'un tour, les mauvais souvenirs remontent à la surface, impossible de les chasser, il veut lui faire payer, au diable son éthique de flic, il est mûr pour la bavure.

Il attrape sa veste, sort de son bureau, saute dans sa voiture, se rend à l'adresse indiquée, se gare sur le trottoir et gravit avec détermination les marches d'un perron minable, frappe à la porte, ses deux poings dans les starting-blocks. La porte s'ouvre et il découvre sur le seuil un édenté aux bras mous et au cheveu rare qui fait une tête et vingt kilos de moins que lui. C'est le caïd du lycée, ex-beau gosse à biceps et grande gueule, dix ou quinze ans plus tard. Ivre et bougon, à moitié clochard, le type ne reconnaît même pas Penhall, qui, devant son évidente déchéance, laisse tomber et tourne les talons. Morale de l'histoire : il faut se méfier des hiérarchies provisoires des années lycée, la roue tourne.

Tout cela pour dire que, ce jour-là, pour toutes ces raisons : par respect pour les humiliations subies par un Mélikian qui attendait son heure, pour conjurer une bonne fois pour toutes le Mourad Alhacen ou le Franck Peretti que j'aurais pu devenir moi aussi, pour remercier le ciel de m'avoir fait prendre le bon chemin malgré mes comportements pas toujours clairs, ce jour-là, donc, j'ai

décidé non seulement de répondre à Mélikian, mais également d'accepter sa proposition. Même si la perspective de me rendre dans un collège du fin fond du Val-de-Marne m'ennuyait un peu, principalement pour la question du transport. Parce que je ne m'étais toujours pas décidé à acheter de voiture et que, depuis le succès de *White Stuff*, je ne pouvais plus vraiment me permettre de prendre le RER ou le métro normalement, c'est-à-dire sans chercher à tout prix à paraître normal malgré les regards, de plus en plus nombreux, qui me reconnaissaient. Quant au taxi, malgré mes économies, je n'étais pas non plus Tom Cruise et je n'avais pas très envie, juste pour faire plaisir à Mélikian qui ne se rendait pas compte, de dépenser entre l'aller et le retour 150 euros au bas mot dont il aurait été franchement mesquin d'évoquer le remboursement.

Mais bon, je dois reconnaître que ça ne me déplaisait pas tant que ça, au fond, d'aller jouer les peuples modestes et disponibles dans un lycée de grande banlieue, les profs et les élèves émoussés, le proviseur dans ses petits souliers, cette espèce de revanche magnanime que j'irais y prendre sur ma scolarité médiocre, tout ça.

Et puis, de toute façon, j'aurais répondu oui à Mélikian parce que je trouvais ça touchant, qu'il ait osé me demander ça comme ça, sans calculer, tout simplement, comme si j'étais n'importe qui. Rien que parce que, au moment d'envoyer son mail,

j'aimais l'imaginer avoir dit à sa femme : « On a beau avoir été en classe ensemble, je suis sûr qu'il me répondra jamais, il est trop connu maintenant. Qu'est-ce qu'il peut bien en avoir à foutre, de Mari-vaux? » Rien que pour le plaisir de savoir qu'en recevant le mien, de mail, il lui dirait cette fois, à sa femme : « Hé! Antoine m'a répondu! Il a accepté! Il va venir! J'arrive pas à le croire! Moi qui pensais que les acteurs se la pétaient tous! »

Rien que pour prouver à un type aussi irréprochable et aussi peu people que Mélikian que, hypocrite, je ne dis pas, mais la grosse tête, ça non, surtout pas, moi jamais.



Mélikian m'avait écrit ceci :

Salut Antoine !

J'espère que tu ne le prendras pas mal, je viens de te voir en couverture de *Public* romantiquement enlacé avec Aliénor Champlain, à Saint-Pétersbourg : là, vraiment, c'est la consécration !

À part ça, avec Géraldine, on garde un super souvenir de la soirée à la maison et on voudrait savoir si tu serais libre vendredi soir prochain pour remettre ça.

Mais entre vieux potes cette fois-ci, et pas forcément pour parler cinéma.

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
en novembre 2007 par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne  
N° d'éditeur : 2025 – N° d'édition : 155619  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : janvier 2008  
*Imprimé en France*